

— Quoi qu'elle soit de ce matin à Blois sans même nous en avoir informés, objecta tante Barbe.

— Et qu'il fasse un temps !... un temps !... dit la mère de Mirocline.

— Jeanneton ! commanda Philogone, allumez la lanterne.

— Ma fille, mets tes socques, dit madame de Saint-Magloire à son aînée.

La tante Barbe s'arma d'un parapluie gigantesque, sans toutefois se séparer de son inséparable Azor.

Les enfants charmants allèrent se coucher en brailant sur un air de la famille des *lampions* de février :

Ah ! ah ! ah ! — ah ! ah ! ah !...  
Mirochine se mariera !...

Ce chant nuptial venait d'être improvisé par le plus âgé des petits Saint-Magloire.

Azor toussa et grogna. L'on partit.

## VI.

— Quoi !... pas encore de retour !... et neuf heures sonnent ! disait l'oncle Marcel à la femme de chambre d'Emilie. Que fait ma nièce ?...

— Madame pleure toutes les larmes de ses yeux ; elle prie pour sa petite fille !... Elle s'inquiète pour Monsieur lui-même. Nous lui avons bien caché jusqu'ici la terrible nouvelle, mais elle en a le pressentiment !... Elle regrette que Monsieur soit parti !...

— Mon Dieu !... murmura l'oncle Marcel, préservez-nous d'un second malheur !...

L'ancien militaire était resté dans l'antichambre ; il n'osait pénétrer chez Emilie, il se proposait d'attendre auparavant le retour de Théodore, mais le marteau de la maison retentit lourdement. Emilie se précipita dans l'antichambre ; elle s'arrêta palpitante dans les bras de l'oncle Marcel :

C'est lui !... c'est lui !... enfin ! s'écria-t-elle en tremblant.

La bonne avait ouvert la porte.

Ce fut maître Philogone Dupanchaud, qui parut, escorté de tante Barbe, d'Azor, de la cousine Saint-Magloire et de la vertueuse Mirocline.

A leur aspect, l'oncle Marcel ne réprima point un juron formidable. Azor aboya, tante Barbe prit la parole :

— Ma chère Emilie, dit-elle, nous venons tous prendre part à votre affliction, comme des parents dévoués et sensibles....

L'oncle Marcel foudroya d'un regard l'imprudente bavarde ; Azor fut sur le point de mordre l'oncle Marcel.

Emilie poussa un cri affreux et s'évanouit.

— Voulez-vous donc la tuer ? s'écria le vieux chef d'escadrons, tandis que l'on s'empressait autour de madame Séverin.

Cette scène durait encore, quand le marteau ébranla la maison pour la seconde fois ; une voiture s'arrêtait devant la porte ; la voix de Théodore Séverin retentissait ; il accourait ivre de joie.

— Sauvée !... disait Théodore avec transports, il alla embrasser sa malheureuse femme en criant : — Je ramène Marie sauvée... sauvée de l'inondation....

Cependant, la petite Marie était déjà sur le cœur de sa mère, et le docteur Séverin remplissait un devoir de recon-

naissance en aidant Mathias et Marianne à porter Lambert sur un matelas provisoirement placé au beau milieu de la salle.

La mère Véziau bénissait le docteur qui lui avait juré que Lambert vivrait.

Théodore Séverin n'avait pas voulu que le malheureux enfant restât plus longtemps dans une cabane exposée à toutes les intempéries de la saison. Il avait exigé que Mathias se procurât sur-le-champ une voiture. La veuve Véziau et son fils trouvaient ainsi un asile hospitalier dans la famille de la petite Marie.

Pendant des explications nécessaires que les collatéraux écoutèrent avec une triste avidité, que l'oncle Marcel écouta avec une profonde émotion, Azor avisa Noiro, Azor se prit à japer, il semblait furieux.

Noiro remuait la queue et faisait entendre un petit grognement de satisfaction. Il paraissait comprendre que Lambert serait guéri ; il le voyait dans une maison bien fermée ; il s'apercevait que la mère Véziau était ravie de bonheur. Devina-t-il aussi que la petite Marie était rendue à ses parents ? Nous serions portés à le croire, tant son instinct était admirable, tant ses yeux brillaient. Il rôdait encore ça et là en humant l'air avec une fierté légitime.

Azor, comme pour mettre en action la secrète humeur de sa maîtresse, osa mordre Noiro et voulut fuir. Noiro se retourna, leva sa patte sur Azor, et sans daigner lui rendre une morsure, le fit rouler aux pieds de tante Barbe.

Le coup de patte avait été vigoureux pourtant, s'il faut en juger par les cris effroyables du carlin.

Tante Barbe releva son cher Azor en lançant au brave Noiro un regard de haine et de menace.

Azor gémissait, il souffrait horriblement ; on reconnut bientôt qu'il avait une forte lésion dans la colonne vertébrale ; par suite de quoi il devient rachitique, bossu et plus hargneux que jamais.

Après les félicitations de rigueur, la famille se retira ; il ne resta auprès de Théodore et d'Emilie pour se réjouir sincèrement de leur bonheur, que le brave oncle Marcel.

Enfin l'oncle Marcel lui-même dut se retirer quand sonna le couvre-feu.

Emilie et Théodore passèrent toute la nuit avec Marianne Véziau, à soigner et à veiller Lambert.

Noiro ne s'endormit qu'au point du jour. Le valeureux chien avait sa part de la reconnaissance générale ; il eut aussi comme on pense, sa part de bons traitements.

Lorsque Lambert, parfaitement rétabli, entra en fonctions auprès du docteur Séverin, qui le prit à son service, ainsi que sa mère, Noiro n'était plus le chien maigre et décharné que nous avons dépeint plus haut. Il avait désormais la mine d'un chien de bonne maison. Son poil noir et lisse recouvrait un corps charnu, convenablement gras, et toujours vigoureux.

## VII.

Un jour pourtant, deux ou trois mois après le sauvetage de Marie, Noiro revint au logis d'un pas languissant ; il se traîna aux pieds de Lambert, il gémissait.

— Ma mère, ma mère, qu'a donc Noiro ? demanda le jeune gars avec inquiétude.